

# VIVRE AUX FRONTIERES

Il y a quelques années je fus invité à contribuer à un livre intitulé "On becoming a Psychotherapist" (Devenir un Psychothérapeute) et je me suis trouvé confronté à la discipline de soumettre ma vie à un examen très rigoureux afin d'élucider pourquoi et comment et, quand j'étais devenu thérapeute. Ce fut une tâche que je dus, à cause des dates limite des éditeurs, accomplir très rapidement et, en y repensant, je suis quelque peu stupéfait devant ce qui a été déterré durant ce temps d'intense exploration de moi-même. En premier lieu, je réalisai que, presque depuis le moment de ma conception, j'avais connu la proximité de la mort. Ma mère souffrait d'une maladie de coeur et me donner naissance aboutissait presque à sa propre mort. Je fus son enfant unique et en arrivant au monde j'étais une créature prématurée, malade qui avait la jaunisse et dont la survie était loin d'être certaine. En second lieu, j'en suis arrivé à voir toute l'importance du fait que j'ai grandi au cours de la Seconde Guerre Mondiale. J'avais deux ans et demi lorsque la guerre éclata avec l'Allemagne Nazie et mon enfance se passa au son de la plainte stridente des sirènes antiaériennes constamment dans mes oreilles et, avec la possibilité, chaque nuit, d'être exterminé par une des bombes d'Hitler. A une occasion, ma mère et moi manquâmes un bus un après-midi d'été seulement pour apprendre que, moins de dix minutes plus tard, le véhicule avait été détruit dans une attaque aérienne insolite. Beaucoup d'enfants de mon âge avaient leur père soldat dans les Forces Armées et ils ne revinrent, pas tous poursuivre leur rôle paternel. Mes journées à l'école primaire étaient ponctuées de fréquentes visites aux grands et sombres abris anti-aériens dans la cour de récréation où j'appris à me distraire et à distraire les autres en racontant de longues histoires décousues à propos de petits garçons et de petites filles qui se débrouillaient pour survivre à des aventures d'une complexité inimaginable. En troisième lieu, je me suis souvenu du supplice et du ravissement que m'apportait le fait d'être naturellement empathique. Il n'y avait, pas de choix à ce sujet, tel que je m'en souviens. C'était simplement le fait que je ressentais ce qui se passait dans la tête et le coeur des autres et que je devais vivre avec cette connaissance. J'ai toujours le souvenir vivant d'une de mes maîtresses de maternelle qui était tourmentée sans merci par une classe de plus de soixante enfants et dont je partageais, en imagination, la souffrance sans avoir le moindre pouvoir de soulager cette souffrance. Elle mit sa tête dans un four à gaz un samedi matin et je ne l'ai jamais oubliée.

De toute évidence, ces expériences d'enfance m'affectèrent profondément et alors que je réfléchis à leur sujet je réalise qu'elles m'ont marqué dès le départ comme une personne de frontière. Je me suis habitué à me mouvoir entre les mondes, à franchir continuellement la brèche qui sépare ma propre réalité intérieure et celle des autres. Le plus important, peut-être, est que j'ai appris ce que cela signifiait d'être seul et cependant pas seul. En tant qu'enfant unique qui était constamment invité dans les foyers des autres j'ai connu le paradoxe d'appartenir et cependant de ne pas appartenir. Par dessus tout, toutefois, vint la familiarité avec le no man's land entre la vie et la mort - la reconnaissance de la perméabilité et de la fragilité de l'existence. Lorsque j'avais onze ans mon grand- père et mon oncle (son fils) moururent. Tous les deux en moins de trois semaines l'un de l'autre et, bien qu'accablé de douleur, j'étais, d'une manière ou d'une autre, prêt pour cette expérience et la considérais comme faisant partie de l'ordre naturel des choses. Ceci, j'en suis sûr, n'était, pas sans lien avec une expérience mystique que j'ai eue le Vendredi Saint 1946 où je fus, de façon inattendue, plongé dans une profonde compréhension de la Passion et de la Crucifixion du Christ et où je fus submergé par un incontrôlable chagrin qui, finalement, céda la place à une sensation de paix et de sérénité. En bref, avant d'être sorti de l'enfance, je savais que la vie et la mort

ne sont pas en opposition mais appartiennent à une plus grande unité et que, se tenir à la frontière qui les sépare, c'est être ouvert au monde de l'esprit.

En un sens, je n'ai jamais quitté cette région frontière particulière tout au long de mes vingt-cinq ans de thérapeute. Il me semble qu'à tout moment du jour ou de la nuit un conseiller peut se retrouver à devoir se débattre avec la peur de la mort qu'a une autre personne ou, de façon peut-être plus dévastatrice, avec l'attrance de la mort. Si souvent des clients viennent voir un thérapeute parce qu'ils ne sont plus sûrs de pouvoir faire face à la vie ou de pouvoir se débrouiller de la mort. Ils éprouvent l'absolue solitude de la position frontière et ne savent pas de quel côté se tourner. Le thérapeute qui connaît bien le terrain et qui connaît, de façon sûre, sa propre nature peut être un compagnon de confiance pour le client qui se trouve en rade entre la vie et la mort. Pour moi accompagner, être un compagnon, approcher, font partie de l'essentiel de la tâche thérapeutique et malgré tout, afin de satisfaire une fonction aussi exigeante, le thérapeute a besoin de combattre la peur. La frontière entre la vie et la mort n'est pas un lieu pour les timorés: c'est un lieu qui exige un courage que, même le compagnon le plus consciencieux ne peut simuler. Je suis heureux d'avoir grandi dans un monde où il était banal de trouver du courage à cette frontière bien que je reste infiniment triste qu'une guerre ait été apparemment nécessaire pour m'amener à cela. Il doit exister de meilleures façons de nous équiper en tant qu'espèce pour affronter notre mortalité et notre immortalité.

Un autre de mes souvenirs d'enfance concerne les femmes - ou, plus exactement, les petites filles. A l'école primaire j'avais de fervents adeptes. A certains égards, c'était plutôt embarrassant, à d'autres, absolument délicieux parce que ces adeptes étaient entièrement composés de filles. Je peux, à l'heure actuelle, m'en souvenir: Marilyn, Sylvia, Mary, Jennifer, Judith et Catherine. Elles rentraient à pied avec moi et me regardaient au portail du jardin de derrière. Je ne me souviens pas beaucoup de ce dont nous parlions mais je me rappelle vraiment de l'impression d'être chéri et aimé. Le temps passant, les adeptes diminuèrent et à l'âge de neuf ou dix ans je passais tout mon temps avec les garçons et étais totalement pris par le cricket et le football. Pendant les quinze années suivantes j'ai vécu dans un environnement presque entièrement masculin, collège secondaire privé, armée, vieille université et, de nouveau, collège secondaire privé comme professeur de langues. Pendant un certain temps je m'interrogeai sur ma sexualité et les écrivains d'orient; d'orientation homosexuelle m'attiraient beaucoup. A évoquer tout ceci, je crois maintenant avoir éprouvé ce que signifiait vivre à la frontière du masculin et du féminin à l'intérieur de ma personnalité. L'étude de la linguistique et de la littérature aidèrent grandement cette frontière particulière à vivre car une telle étude exige un empressement à pénétrer dans les régions les plus profondes de l'expérience humaine et à savourer le langage dans son expression la plus riche c'est-à-dire le langage qui tente de donner sa pleine valeur à toute l'étendue de la sensibilité et de la vulnérabilité masculines et féminines. En tant, que thérapeute, je continue à vivre à cette frontière et ce n'est pas sans risques. Beaucoup d'hommes regardent; les conseillers hommes, par exemple, avec beaucoup de suspicion. Ils les voient soit comme faisant un travail de femme soit comme des séducteurs qui désirent faire tomber des femmes dans le piège d'une intimité forcée. Certaines femmes, également, fuient les thérapeutes hommes comme la peste parce qu'elles ne peuvent pas croire qu'ils soient dignes de confiance. Et; pourtant, fuir cette région frontière c'est se fermer à cette complexité de sentiment, de raison, d'intuition et de sensation qui constitue si souvent; le terrain déroutant où des clients risquent de se perdre mais ont aussi l'opportunité de découvrir la nature de leur identité unique. Je suis arrivé à aimer le masculin et le féminin qui sont en moi et apprécie de plus en plus le territoire frontière où les deux conversent ensemble avec sérénité. Une telle conversation demeure vitale, je le sais, si je veux continuer à répondre de façon particulière à ces nombreuses femmes que, dans notre société, notre culture menace de condamner à une demi-vie, à une demi-identité, à une existence tellement tissée avec les fils pernicieux du patriarcat qu'elles ont peu de chance de s'accomplir ou de se réaliser. Vivre à la frontière de la masculinité et de la féminité devient une responsabilité pour tout thérapeute qui se considère comme quelqu'un fournissant un asile vis-à-vis des ravages d'une

culture et d'une société qui se cramponnent; à des stéréotypes comme si ils étaient des remparts contre la désintégration.

Le conseiller regarde la société dont il ou elle est membre avec circonspection. De certaines façons, j'ai cultivé pour moi-même, je le sais, une position frontière à cet égard, également. L'aptitude à appartenir et à ne pas appartenir pourtant est essentielle dans cette étrange tentative. En outre, je crois que c'est une attitude qui ne peut; être simulée. Je travaille pour la majeure partie de mon temps dans une université, je reste un membre de l'Eglise établie, je porte des cravates et j'apprécie sincèrement les dîners officiels et le rituel qui entoure des événements cérémonieux. Et pourtant, en même temps, dans mon coeur, je sais qu'aucune de ces choses ne sort d'une importance fondamentale. Si, pour un instant, je devais donner ma totale fidélité à une institution, à l'aspect extérieur des choses, aux structures aussi sacrées soient-elles par le temps et la tradition je ne serais alors plus libre de rencontrer l'autre où il ou elle est. Qui plus est, j'aurais renoncé à un développement pour moi-même. Je trouve cette réflexion particulièrement effrayante parce que, les années passant, je connais plus qu'un peu l'attraction du statu quo. Les institutions, en dépit de leurs frustrations et de leurs procédés souvent bureaucratiques, offrent la sécurité, un minimum de statut et, plus important, un salaire régulier. On ne renonce pas facilement à de tels avantages et ils peuvent bloquer de façon insidieuse. Peut-être que dans de nombreuses professions ceci n'aurait pas trop d'importance mais pour le conseiller il y a quelque chose d'inquiétant quant à la possibilité d'être coincé dans sa vie personnelle alors que tout l'objectif du processus de counselling est de rendre le client capable de se dégager d'un piège ou de prendre le risque d'avancer dans un terrain inconnu. Je dois avouer que ces réflexions me perturbent parfois la nuit lorsque je me sens particulièrement épuisé ou quand l'espoir est bien bas. Comment se peut-il, je me demande, qu'une personne qui est engagée envers ce qui est mouvement, qui est engagée à accompagner des individus dans des voyages imprévisibles soit restée dans la même institution depuis presque vingt ans et soit toujours un fidèle assidu de l'église de son baptême? La position frontière, néanmoins, n'est pas nécessairement viciée par le fait d'être membre d'une institution ou, quant à cela, garantie par la non-fidélité. Il s'agit davantage d'une attitude d'esprit et de l'empressement à lui rester fidèle quel que soit le contexte de l'institution ou de la société. Tandis que j'essaie de repenser aux années passées ou que je considère le temps présent quant à cela, je suis conscient que continuer à occuper le lieu frontière où le fait que chaque individu soit unique importe davantage que les exigences de l'institution ou de la société n'est pas une tâche facile et, entraîne avec elle un coût élevé. Je m'estime heureux de travailler dans un endroit où les individus importent encore malgré un gouvernement implacable et des pressions économiques qui veulent nous réduire tous à l'état de statistiques, mais je ne sais que trop bien que le coût en termes d'énergie et d'engagement personnels, pour moi comme pour la plupart des conseillers d'université, en ce moment, est souvent presque intolérable. Demeurer dans une institution n'a pas, je crois, abouti pour moi à abandonner la position frontière mais a, en de nombreuses manières, renforcé cette position et élevé son coût. En effet, dans une certaine mesure, les universités, elles-mêmes, sont en train de faire face à une crise d'identité. Il est évident que le gouvernement et certaines tranches de la société ne veulent plus qu'elles soient comme elles ont été et sont, continuellement, en train d'exiger des réformes et des changements qui n'en feront guère plus que des lignes de production de plus en plus privatisées, destinées au progrès que l'on n'arrête pas cette sombre prophétie a plus qu'un brin de vérité à son sujet on pourrait alors bien se trouver dans la situation où non seulement les conseillers d'université mais les institutions dans leur ensemble se trouveront à la position-frontière luttant pour leur droit même à poursuivre leur existence en tant qu'institutions autonomes dans une société soit-disant démocratique. Vue sous ce jour, il se peut que ma longue période dans cette même université soit plus excusable. Lorsqu'une institution se trouve, elle-même, dans un état de changement et de transition il est moins facile de devenir la victime de la suffisance et de l'inertie psychotoniques qui tombent plus facilement au cours de périodes raisonnablement calmes.

Je suppose que l'on pourrait, en grande partie, dire la même chose en ce qui concerne mon adhésion à l'église mais je crois, qu'ici, les questions sont plus complexes et plus profondes. Je n'ai pas le sentiment d'avoir, en quoi que ce soit, choisi d'aller m'installer dans cette zone frontrière de la fidélité institutionnelle encore moins dans les limites apparentes de la croyance orthodoxe. Au contraire, je me rappelle avec nostalgie l'époque où la foi paraissait relativement peu compliquée et où je pouvais ressentir la chaleur et la sécurité de la liturgie et la douce étreinte de la communauté de l'église. J'ai été poussé hors de cette confortable ambiance par un certain nombre de facteurs qui sont, à bien des égards, le résultat direct de mon travail en tant que conseiller. Cela a été, pour moi, une source de douleur pendant de nombreuses années de rencontrer, soit en tant que clients soit en tant que connaissances, de nombreuses personnes qui ont souffert l'inexprimable en étant entre les mains de la religion organisée. Elles ont été amenées à se sentir méchantes, coupables et, le plus terrifiant de tout, absolument incapables d'être aimées. De tels sentiments ont souvent été engendrés par le fait d'imposer des croyances dogmatiques et chargées de jugement au nom d'un Dieu d'amour qui a donné sa vie pour que d'autres puissent vivre. Les dégâts provoqués sur des individus par de telles pratiques sont souvent incalculables particulièrement lorsque les personnes impliquées sont déjà vulnérables et ont été fortement ébranlées par des expériences de la vie. Malheureusement, les auteurs d'une telle violence psychologique - et les représentants d'autres fois et d'autres philosophies aussi bien que ceux du Christianisme doivent être inclus - reconnaissent rarement la dévastation causée par leur comportement et leurs attitudes ruais en tant, que conseiller je ne suis que trop familier avec la peine, souvent de longue date, de ceux qui ont souffert entre leurs mains. C'est cette expérience répétée d'accompagner les blessés de la religion punitive qui m'a forcé à ré-examiner l'interprétation d'une grande partie de la doctrine chrétienne et l'impact de certaines pratiques traditionnelles. A certains égards, ceci a été une expérience qui en valait la peine car il n'a pas été rare que je découvre sous la dominance puissante de la théologie de la chute et de la rédemption - avec son accent mis sur le péché originel, sur la méchanceté humaine et le besoin de la négation de soi - un autre courant de croyance qui affirme l'amour inlassable et inconditionnel de Dieu pour l'humanité et pour toute la création et la divinisation potentielle du genre humain.

Le Dieu que je rencontre dans cette tradition est la mère et le père et l'amoureux infiniment compatissants des révélations de Jutian do Norwich, le Dieu joyeux, paradoxal, presque taquin de Meister Eckhart, la source et le but, de l'ordre, de l'évolution de Teilhard de Chardin, le Dieu de la théologie de la création de Matthew fox, infiniment nourrissant et qui donne la vie. Il s'agit d'une orthodoxie délaissée qui se trouve sous la surface de tant de choses qui passent pour le message chrétien et qui renverse la théologie qui considère l'homme comme un ver de terre et qui induit la culpabilité engendrant la peur de la condamnation de Dieu et de son rejet plutôt qu'une conscience de son amour inébranlable et immuable pour les êtres les plus nobles de sa création, que nous sommes.

Bien que cette orthodoxie ait pu être délaissée j'ai, toutefois, découvert que de rester attaché à de telles idées c'est être forcé à une autre frontière et être regardé par certains comme une menace et un danger à l'intérieur de la communauté ecclésiastique. Et cependant, mon expérience, tant dans ma vie personnelle que dans le partage des luttes que beaucoup de mes clients endurent, ne me laisse pas le choix. Il y a quelque chose en ce qui concerne le fait d'être thérapeute - du moins dans la tradition que j'ai choisie - qui, à la fin, ne laisse aucune possibilité d'échapper à l'honnêteté et aucun abri de reste pour la pratique sophistiquée de l'illusion. A certains égards, il s'agit là d'une recette sûre pour un martyr métaphorique parce que, le plus souvent, la plupart d'entre nous ne tenons pas trop à regarder de trop près nos postulats de base particulièrement lorsque ceux-ci font partie intégrante d'une structure de croyance ou d'un système de valeurs qui a donné forme à notre vie pendant un certain temps. C'est pour cette raison qu'à la fois les églises et les écoles de thérapie, également, trouvent qu'il est difficile de tolérer ces individus qui osent faire confiance à leur expérience et à leur jugement personnels et en conséquence jettent le doute sur la sagesse reçue qu'elle soit de nature théologique ou psychologique. Pour l'individu lui-même, la lutte pour être honnête - ou pour utiliser le jargon de la thérapie centrée sur la personne, la résolution d'être

congruent - est pleine de danger. Non seulement existe-t-il la quasi-certitude d'être jugé défavorablement par les autres mais, plus dévastateur encore, il y a l'inévitable angoisse du doute de soi, de la peur de la folie des grandeurs, de l'auto-accusation d'arrogance. J'ai, parfois, ressenti toute la force de ces conflits intérieurs, souvent attisés par des forces extérieures hostiles, et la tentation de me rétracter, de reculer pour être dans le rang a été irrésistible que ce soit théologiquement ou psychologiquement. Je ne pouvais simplement pas supporter la douleur et excusais aisément ma lâcheté sous prétexte que le masochisme est une névrose ou, mieux encore, que l'humilité est une vertu.

Ce, qui est assez intéressant, c'est que la lutte théologique est devenue plus facile ces derniers temps. Depuis la publication de mon petit livre "Behold the Man" (Voici l'Homme) en 1991 j'ai eu l'immense consolation de recevoir de nombreuses lettres et plusieurs invitations de la part de ces personnes qui, manifestement, luttent aussi sur le territoire-frontière. Pour moi, il a été particulièrement révélateur de découvrir que tant de ces personnes appartenaient à des ordres religieux. Elles ont déjà confié leur vie à Dieu, et souvent sous une forme collective, et pourtant c'est précisément elles qui se trouvent en désaccord avec une grande partie de ce qui a caractérisé attitudes et pratique de l'église dans le passé. Dans certains de mes moments les plus désespérés où je me suis trouvé être au bord même de la "maisonnée de la foi", j'ai tiré le plus grand réconfort de perceptions partagées de la part de moines et de religieuses contemplatifs qui ont écrit, parfois de milliers de kilomètres parce qu'ils ou elles ont trouvé dans les pages de "Behold the Man" un compagnon de pèlerinage dans le pays-frontière.

Counselling et psychothérapie sont essentiellement une question de relations quelque soit le point auquel certains praticiens aimeraient croire qu'il s'agisse de développer des perceptions, de changer le comportement, ou de soulager une détresse mentale. Ils peuvent, bien sûr, concerner toutes ces choses et le font souvent mais au coeur de cette entreprise il y a la relation - ou absence de celle-ci - entre le conseiller et le client. C'est ici, je crois, que le fait d'être prêt à vivre à la frontière m'a conduit sur le terrain le plus étonnant et, parfois, le plus effrayant. C'est aussi, bien sûr, une zone de très grande vulnérabilité professionnelle et en même temps le lieu où les avancées les plus audacieuses peuvent être faites dans la tentative thérapeutique. Pour moi, toute nouvelle relation de counselling marque le commencement d'une aventure imprévisible. Il ne peut y avoir aucune certitude concernant le lieu où je vais voyager avec mon client ou la sorte de compagnonnage dont il ou elle aura besoin. Dieu merci, la plupart des clients ont des besoins assez modestes. Ils veulent une oreille compatissante qui écoute et comprenne, une cordialité sans sentimentalité, une bonne volonté de la part du conseiller à ne pas simuler, une disposition à être fidèle dans l'accompagnement et à ne pas abandonner. Mais de temps à autre - et pour moi, au cours de ces dernières années c'est devenu, de façon déconcertante, souvent - arrive la personne dont le voyage, si l'on doit s'y embarquer, nécessite un compagnon qui soit plus intrépide et davantage disposé à s'aventurer dans un inconnu où il y a peu de points de référence rassurants et pas de claire destination. Les personnes suicidaires, maltraitées, celles avec qui des liens n'ont jamais été créés, celles qui ont été agressées dans l'utérus ne représentent; que quelques unes des personnes qui m'ont mis au défi d'aller avec elles à l'extrême limite de la frontière relationnelle. En route nous pouvons visiter de nombreuses autres zone-frontières que j'ai décrites nous pouvons rester suspendus un moment entre la vie et la mort, moment pendant lequel masculin et le féminin luttent pour une synthèse, la société est admonestée ou étreinte, les concepts de Dieu sont passés en jugement - mais vient le moment où ce qui finalement importe est la façon dont nous pouvons être l'un avec l'autre car c'est notre relation qui produira ou étouffera l'espoir. Comme il arrive si souvent dans cette extraordinaire profession, j'aurais souhaité qu'il en soit, autrement. Je ne veux pas avoir cette importance pour une autre personne car je sais que je ne peux pas, en dernier lieu donner sens à l'existence de quelqu'un d'autre. Je ne veux pas la charge d'apporter l'espoir je ne veux pas la triche d'établir une relation à cette profondeur je ne veux pas être aimé - et haï - si aveuglément ou si passionnément, je ne veux pas assumer un sentiment de responsabilité et d'impuissance

combinées. A l'intérieur, je proteste: "Je ne suis pas Dieu. Je ne suis pas l'ultime réalité. Je ne peux pas t'aimer au point de te donner la vie."

J'ai le sentiment que pour certains thérapeutes venant d'autres traditions ceci peut avoir l'air d'être de prétentieuses inepties ou une sorte d'hystérie mystique. Parfois j'envie - à tort, je suppose - la sécurité de la mythologie psycho-dynamique et les remparts défensifs du transfert ou la clarté des systèmes contractuels pratiques de la thérapie comportementaliste-cognitive. Je fantasme sur un vaste répertoire de compétences et de techniques ou sur une carte infaillible de l'inconscient menant à un programme de guérison garanti. J'ai très envie de posséder le manuel intériorisé de l'expert sûr de soi. Mais ma tradition n'offre rien de cet ordre pour protéger ma vulnérabilité, rien derrière quoi dissimuler mon ineptie. Au lieu de cela, elle m'invite à accepter inconditionnellement, à entrer avec empathie dans le monde de l'autre, à être fidèle à moi-même. Il n'est guère surprenant que de telles invitations, si elles sont, acceptées avec intégrité, conduisent parfois de façon imprévisible et inattendue, au coeur du mystère Je-Tu, respect devant ce qui doit finalement déterminer si la race humaine entrera dans sa gloire ou cessera d'exister.

Que signifie tout cela lorsque nous en venons aux choses sérieuses? Pour moi, cela signifie aller à l'extrême de la confiance dans certaines de mes relations thérapeutiques. Cela entraîne de faire face aux implications du fait de croire que nous avons en nous de quoi devenir les personnes que, grâce à nos compétences uniques, nous sommes appelées à être, si seulement nous pouvons nous offrir les uns aux autres les conditions nécessaires à un tel devenir. Faire une telle confiance, ce qui est difficile à n'importe quelle période, est de plus en plus risqué dans le climat actuel de notre société. La violence est tout autour de nous ; la capacité des êtres humains tant à se maltraiter eux-mêmes qu'à se maltraiter les uns les autres a atteint les proportions d'une épidémie; la politique du gouvernement nous encourage à ne faire confiance à personne, à être en compétition permanente, à évaluer, estimer et jauger tout le monde et toute chose, à admettre l'incompétence et la corruption partout. Les conditions qui sont au cœur de l'approche centrée sur la personne ont rarement paru aussi naïves, aussi contre-culturelles, prêtant autant le flanc à la dérision et au mépris. C'est dans un tel climat que je suis mis au défi de faire confiance à mon intégrité et à celle de mon client, de croire au désir universel de totalité, de risquer l'échec, de courir le danger d'être regardé comme l'idiot qui s'est noyé dans les eaux profondes de l'intimité parce qu'il était assez fou pour espérer que lui et son compagnon, tant bien que mal, atteindraient; la terre sèche.

Ceci est la contrée-frontière qui révèle de façon absolue que, pour moi, ces vingt-cinq dernières années sont l'élaboration d'une forme de vie et qu'une grande partie de ce travail a eu lieu derrière une porte fermée sur laquelle est solidement accroché un panneau 'occupé'. Parfois, cela m'amène à me sentir coupable, presque fautif. Cela m'a rendu, également, doublement conscient; du privilège d'avoir une famille et des collègues qui m'ont permis de m'engager dans un tel travail sans méfiance apparente et avec seulement une jalousie occasionnelle. Au contraire, je n'ai reçu que du soutien, de l'encouragement et une infinie patience. Je ne suis, toutefois, pas sans ignorer le prix que cela implique pour eux qui sont proches de moi, dans mon foyer et sur mes lieux de travail. Je ne saurai jamais tout à fait combien ma famille a souffert, de devoir partager un mari et un père avec des centaines d'inconnus et supporter l'existence d'innombrables intimités inexprimées et je ne saurai jamais non plus ce que cela représente, pour mes collègues, de travailler à côté de quelqu'un qui doit, parfois, sembler être le pire de tous les drogués - un drogué du travail pour une cause apparemment vertueuse. Tout ce que je sais vraiment c'est que je suis éternellement, reconnaissant et ai besoin d'être constamment pardonné de prendre tant de libertés. Derrière la porte fermée, tant pour mes clients que pour moi, je lutte avec eux pour le don de la transcendance de soi et c'est peut-être cela franchir la frontière qui s'étend au-delà de toutes frontières. C'est aussi un don que personne ne peut gagner pour soi-même, sans aide. La transcendance de soi est l'aboutissement d'une relation dans laquelle nous nous donnons la possibilité de nous surpasser et d'être plus grands que nous-mêmes grâce à l'énergie de l'amour d'un autre. En un sens, donc, la capacité de se transcender ne peut arriver que lorsqu'il y a la reconnaissance entre deux personnes ou entre un

groupe de personnes que nous sommes, par essence, membres les uns des autres et avons besoin les uns des autres pour notre achèvement.

Le cynique conclura, peut-être, que j'ai maintenant, enfin, fait sauter mon couvercle et admis clairement, et en public, que j'ai besoin de mes clients autant qu'ils ont besoin de moi. En un sens, cela est vrai mais le sujet est si profond que je peux, peut-être, être autorisé à une brève parenthèse même si tard dans cette conférence. A certains égards, qu'un thérapeute ait besoin de clients ou de clientes va de soi. S'il n'y avait pas de clients il n'y aurait pas de thérapeutes et pas de travail à faire. Qui plus est, s'il n'y avait pas de clients il n'y aurait pas d'argent à gagner pour le thérapeute - indépendant et pas de services financés pour permettre à des conseillers en institution de se pourvoir en personnel. Je pourrais néanmoins, exercer un autre métier et trouver ainsi une nouvelle fonction et, une autre façon de gagner ma vie. Le besoin dont je parlais plus haut est, toutefois, d'un ordre différent. Le client a peut-être besoin de moi parce qu'il souffre beaucoup et ne peut pas supporter sa souffrance seule. Je n'ai pas besoin de lui de la même façon car je sais que ma douleur, à supposer même qu'elle soit parfois aiguë, ne sera pas soulagée par quelqu'un qui, selon toute probabilité, n'est pas en contact avec ses propres ressources intérieures. Si je cherche à ce que mes blessures soient guéries par mon client je serai non seulement coupable d'irresponsabilité professionnelle mais aussi singulièrement bête. Et pourtant je sais que, au niveau le plus profond, en aucune manière je ne suis supérieur à mon client. Je partage avec lui ou elle la condition humaine et de manière fondamentale je suis soumis à la même angoisse et aux mêmes aspirations. En ce sens, donc, il n'y a ni inégalité de pouvoir ni différence de statut entre nous. J'ai parfois, le sentiment que c'est seulement la tradition centrée sur la personne qui reconnaît pleinement cette vérité essentielle et qui, par conséquence, voit l'instauration d'une intimité ressentie et finalement d'une mutualité ressentie entre le conseiller et le client comme l'accomplissement expérimental d'une réalité existentielle. Pour le dire autrement, vous et, moi appartenons l'un à l'autre quels que puissent être nos sentiments présents envers nous-mêmes et l'un envers l'autre. Une fois que nous commençons à faire l'expérience de l'héritage que nous partageons au niveau le plus profond nous n'avons plus besoin d'avoir peur du fait que nous soyons étrangers l'un à l'autre mais, au lieu de cela, nous pouvons nous détendre en présence l'un de l'autre et être nourris de l'échange mutuel. En ce sens, alors, j'ai besoin de mes clients - comme vraiment j'ai besoin de tous ceux qui entrent dans ma vie - car c'est grâce à eux que je deviens davantage pleinement moi-même en me transcendant. C'est grâce à eux que je peux m'évader de la prison de mes peurs et de la préoccupation de moi-même et devenir membre de la famille humaine.

Laissez-moi conclure en vous mettant bien au courant. Où sont, pouvez-vous demander, les frontières avec lesquelles je suis le plus couramment aux prises? Il y en a certainement une qui jaillit des luttes qui ont lieu au cours de la relation thérapeutique sur laquelle j'ai essayé de faire la lumière dans ce que je viens juste de dire. J'ai fait précédemment allusion à l'impression de me sentir fautif que j'éprouve parfois lorsque je pense à tout ce qui se passe derrière la porte fermée de la pièce de counselling - un sentiment: qui est inévitablement renforcé par l'éthique de confidentialité qui à juste titre envahit notre profession. C'est ce fait de ne pas être à l'aise avec le secret de ce qui se déroule qui m'a conduit ces toutes dernières années à proposer mon travail à un examen rigoureux au moyen de la publication de livres et d'articles. J'ai essayé dans ces écrits non de me replier derrière des formulations théoriques et des abstractions mais de décrire la thérapie, telle qu'elle est pour moi, avec toute son anxiété, son impossibilité et tous ses monstrueux défis à mon intégrité personnelle. Le résultat de ces publications - et de certaines présentations vidéo de rencontres de counselling que j'ai faites - a été extraordinaire.

J'ai été submergé de correspondance de toutes parts et la réponse est allée de l'adulation à la diffamation. J'ai reçu des critiques dithyrambiques dans certains journaux et un net froid dans d'autres. Ma propre association professionnelle m'a invité l'année dernière à prononcer le discours d'ouverture à sa conférence annuelle seulement pour que son sous Comité 'Standards et éthics', une semaine ou deux plus tard, m'accuse d'avoir travaillé à la publication d'un chapitre en 1987 qui

pourrait, croyait-il, faire tomber le counselling clans le discrédit. Puisque je voyage dans tout le pays je suis maintenant vaguement conscient qu'en certains endroits je suis tristement célèbre. Il est, en effet, étrange de devenir un 'enfant terrible' à l'âge de 56 ans et je trouve que ce rôle me convient mal. Le résultat est que parfois, actuellement, je réalise que, sans le vouloir, je suis à la frontière de ma profession. Tandis que je connais les luttes croissantes entre les écoles thérapeutiques et entre les counsellors, les psychothérapeutes et les psychologues, et que je vois la légitime préoccupation pour des niveaux et une pratique de qualité menacer de dégénérer pour aboutir à des contrôles nationaux et à des systèmes toujours plus complexes d'évaluation - alors que je fais l'expérience de tout, ceci, je suis content d'être proche de la fin de ma vie de travail. Cependant je sais que, à bien des égards, j'ai fait davantage que la plupart de mes collègues pour provoquer cette situation que sous ma présidence que l'Association de Counselling pour étudiants présenta son projet d'évaluation pour les counsellors étudiants en 1979, un projet qui, de bien des façons, servit d'inspiration pour les propositions d'évaluation de l'Association Britannique quelques années plus tard. Dans les années 80 ce fut moi qui co-présidait le groupe professionnel qui établit les critères pour la formation des counsellors dont les propositions forment maintenant les bases du travail des groupes de formation très influents de l'Association Britannique. Dans mon enthousiasme pour la qualité, il semblerait que j'ai pu être complice avec ces forces-mêmes qui ont lâché dans notre société les forces obscures de méfiance, de la compétition d'intérêt personnel et de la cupidité matérialiste. Qui plus est, si je dois croire certains de mes correspondants, il semblerait, douteux que, selon leurs termes, je sois moi-même encore un counsellor professionnel digne d'émulation. Une fois encore, semble-t-il, je suis à la frontière sans avoir pris la décision consciente d'y aller. Dans mes moments les plus désabusés je me dis: c'est ça que tu obtiens à faire confiance au processus! Mais faire confiance au processus, je le ferai aussi longtemps que je pourrais me faire confiance pour avoir l'énergie et l'intégrité d'y rester totalement impliqué. Et, c'est la raison pour laquelle je ne suis revenu que cet après-midi de Rugby après avoir pris part à des discussions nationales concernant la création d'une liste officielle des counsellors, pour le Royaume Uni et c'est la raison pour laquelle je me suis battu pour que le counselling soit solidement placé sur la carte académique de cette Université.

Dernière zone-frontière que je peux visiter avec vous ce soir est l'endroit qui préserve à peu près ma santé mentale. J'y vais souvent; mais simplement, maintenant, les visites sont obligatoires. Il est situé entre le sublime et le ridicule et son langage est le rire et sa culture l'absurde. Je me souviens qu'une fois un collègue me dit qu'il savait toujours si j'étais à un congrès rassemblant beaucoup de monde parce qu'il pouvait instantanément détecter mon rire. Je fus extrêmement heureux que l'on me dise ceci bien que j'aie pensé plus tard que c'était peut-être sa façon polie de me dire qu'un fou tranche toujours. Je suis heureux, pourtant, d'être un visiteur de cette zone-frontière parce que je suis sûr qu'elle est divine. La Mère Jullan décrit le ciel comme tout à fait joyeux et, une réflexion d'un moment sur l'acte sexuel m'a toujours convaincu de l'amour du créateur pour l'absurde. Je n'ai jamais oublié, également, une extraordinaire expérience que j'ai eue alors que j'étais un petit garçon - avant tout le fatras mystique, je pense - lorsque je dus être mis au lit parce que je ne pouvais pas m'arrêter de rire. Je n'étais pas hystérique, juste complètement mort de rire - c'est du moins mon histoire. Tout est arrivé à cause des haricots rouges de mon père. Il y mettait toujours une fierté considérable et chaque année il y avait la grande première récolte de haricots accompagnée d'un rituel familial pour célébrer le prodige de la cueillette. A cette occasion, tout avait été rentré en lieu sûr et les merveilleux résultats acclamés et envoyés à la cuisine. Mais alors, à mon étonnement, Je remarquai un haricot qui avait, je ne sais pas pourquoi, été exclu. Il était posé sur le bras du fauteuil de mon père et c'était, assurément, le plus grand haricot rouge que j'eusse jamais vu. En effet, je crois à ce jour que c'était le plus grand haricot rouge qui ait jamais existé. Il paraissait si incongru, si totalement déplacé et si indéscriptiblement gigantesque que sa vue me remplit d'un rire incontrôlable. « Ce haricot », dit mon père, « a tellement grossi qu'il n'est bon à rien. Il doit être aussi dur que le diable ». Que cela serve d'avertissement en toutes les fausses 'croissances' vous pourriez vous retrouver avec le diable et vous savez qui il est, n'est-ce pas? J'aime à penser, que quelque soit la croissance que j'ai faite au cours de ces vingt-cinq dernières années et

quelque soit la croissance au service de laquelle j'ai été chez les autres, celles-ci ont été caractérisées non par la dureté mais par une tendresse qui est le signe que les frêles êtres humains auxquels la gloire a été confiée sont blessés et fragiles. En dernière analyse, nous sommes tous des personnes frontières qui, selon l'expression de Rilke, ne se sentent pas chez elles dans le monde tel qu'il est généralement appréhendé. C'est la raison pour laquelle notre désir est infini et notre soif jamais étanchée.

Brian THORNES

18 juin 1993